

« F(r)ictions of Intimacy »

Une exposition collective curatée par Caroline Honorien

**avec Mélissa Airaudi, Thelma Cappello, Soñ Gweha,
Roy Köhnke, Luna Mahoux et Pol Taburet**

Vernissage, vendredi 26 janvier 2024

Exposition du 27 janvier au 24 mars 2024

Ouverture selon les horaires du Café du Loup, fermé le lundi

Visite guidée sur réservation par email à calm.centreartlameute@gmail.com

Sur une invitation d'Oriane Emery & Jean-Rodolphe Petter

Le **CALM – Centre d'Art La Meute** invite **Caroline Honorien**, curatrice, critique d'art et éditrice indépendante basée à Paris. Nous avons le plaisir de lui laisser carte blanche pour la troisième exposition de la programmation 2023/2024 intitulée « Is there anything more thrilling than writing our own story? ». F(r)ictions of Intimacy est une exposition collective présentant les oeuvres de **Mélissa Airaudi, Thelma Cappello, Soñ Gweha, Roy Köhnke, Luna Mahoux et Pol Taburet**. Les artiste·x·s exposé·x·e·s vivent et travaillent en région parisienne.

**F(r)ictions : à travers et tout contre
Caroline Honorien**

F(r)ictions of Intimacy est une exposition qui met en branle une série de relations. C'est d'abord une tentative d'exorcisme d'un texte qui m'accompagne depuis sa publication en 2019 et auquel je reviens sans cesse, ayant pris déjà depuis longtemps le risque de tirer et d'en déformer la proposition.

L'exposition tire en effet son titre d'un livre (quasi-)éponyme de Keguro Macharia. L'auteur Kenyan propose de réfléchir au frottement dans une perspective afrodiasporique et queer. Le frottement comme le rappelle l'auteur est tant une pratique plastique (à laquelle les surréalistes ont donné son nom au siècle dernier) qu'une pratique érotique. Mais cet érotisme n'est pas uniquement celui des relations sexuelles, c'est aussi celui de la poésie et de la transmission à laquelle Audre Lorde nous exhorte.

Macharia, sans doute lui aussi hanté par des textes-spectres, convoque dès son introduction un épisode de Racines d'Alex Haley. Ce livre qui a également été adapté en série raconte le destin de Kunta Kinte un captif africain devenu esclave aux Etats-Unis dont Haley prétend qu'il est son ancêtre. Le passage rapporté par Macharia décrit le transbordage de Kunta Kinte. Allongé dans l'obscurité d'une cale de navire, il entend les râles de douleur et les murmures des révoltes de ses compagnons d'infortune. Il les sent, sa peau contre la leur, toustes relié.es par des chaînes de fer qui abiment et blessent leurs chairs. Dans cette « promiscuité monstrueuse » nous dit Macharia, les modalités d'un frottement haptique se déploient : à travers et tout contre les corps, les espaces, les géographies et les temporalités, des relations se nouent.

Les préoccupations des artistes de l'exposition peuvent sembler a priori bien éloignées de celles de Macharia. Elle réactualise pourtant la grammaire haptique des relations minoritaires.

J'ai rencontré Luna Mahoux après lui avoir écrit sur Instagram parce que j'avais raté son exposition à Treize (Paris). Je voulais comprendre comment elle articulait ce qui m'apparaissait comme un intérêt pour la culture visuelle populaire afrodiasporique et la musique. J'ai plongé avec elle dans la lumière bleue de son ordinateur. Alors qu'elle faisait défiler l'archive de vidéos et de photos qu'elle assemble depuis ses 10 ans sur internet, j'ai plongé avec elle dans le bleu de son écran d'ordinateur. Nous avons traversé les images importantes de sa vie, celles qui lui ont permis de construire un lien intime avec la diaspora noire. En me déplaçant ainsi, j'ai retrouvé des moments qui m'avaient moi-même marqué ou dont je me souvenais plus vaguement : de freestyle de rap de Meek Mill à des images liées à Black Lives Matter ou des souvenirs de danse. Dans la bouche et les yeux de Luna, toutes ces images qu'elle re- et dé-contextualisent sont soutenues par leur épaisseur tantôt joyeuse ou grave, toujours critique. Derrière une image d'étreinte, c'est le deuil qui transparait ainsi le deuil. La lumière d'un flash qui crame sa bâche en PVC protège les corps avec leur opacité, comme pour obéir à l'injonction du slogan Black Lives Matter inscrit sur une casquette.

Il m'a fallu quelques années pour rencontrer Roy. Mais ses œuvres m'ont accompagnée depuis que je les ai vues à la Cité des Arts, à Paris. Ses chairs ouvertes et cliniques, amas de plâtre, de tubes et d'acier s'était imprimé dans ma rétine. Elles sont revenues à bien des moments, lorsque je pensais à la vulnérabilité des corps qui échappaient aux normes, à ceux que l'ont voulait contraindre, à ceux qui devaient inventer de nouvelles manières d'être, de se construire, de se donner à lire ou se refuser. Un travail qui, depuis une perspective spéculative et queer, s'inscrivait à la fois en contrepoint et venait traverser mes propres questionnements autour des corps noirs (et queer) et de des relationnalités à la fois sensuelle, communautaire, élective ou pirate (certains.e.s diraient « fugitive »). Avec ses exosquelettes assemblés et segmentés, cerclés et piqués de rouille, les corps de Roy Köhnke redoublent la question de Karen Barad : lorsque l'on touche « quelle est la distance qui [...] sépare ? Quelle est la mesure de la proximité ? »

Au fil des années, Thelma Cappello et moi avons traversé différents espaces : Paris 14, Noisy-Le-Sec, La Drôme. C'est dans le sud de la France qu'elle m'a lu une version alternative du poème qui assemble les mots qui résonnent dans cet espace. Je venais de lui expliquer combien les frottements géographiques et temporels, la manière dont ils permettaient de glisser d'un espace-temps à un autre occupait la place d'un article que j'essayais d'écrire sur le temps et (notamment) la musique. Elle m'a raconté la place de la déambulation dans sa pratique sonore, comment elle lui avait donné goût au field recording. Nous avons parlé des vinyles et des bandes de cassettes, noirs et marrons, comment Louis Sude-Chokei et Arthur Jaffa en faisaient des médiums qui parachevaient l'atomisation du corps noir par la technologie, le séparant de sa voix, pour en faire un objet consommable. Et pourtant, chargé de politiques émancipatrices selon les mains qui les touchent et les assemblent. Plutôt que des prises de field recording dans la nature ou les espaces urbains, elle propose parfois une bande ambiante aux échos organiques qu'elle a reconstitués à partir d'expérimentations et souvenirs synthétiques. Une proposition enregistrée sur des bandes de cassettes qui s'abiment et se déforment au fur et à mesure du passage des mots et du temps.

Pendant les phases préparatoires de l'exposition, alors que nous définissions avec les artistes leurs besoins et réfléchissions à l'espace, une friction est apparue : les œuvres de Soñ et de

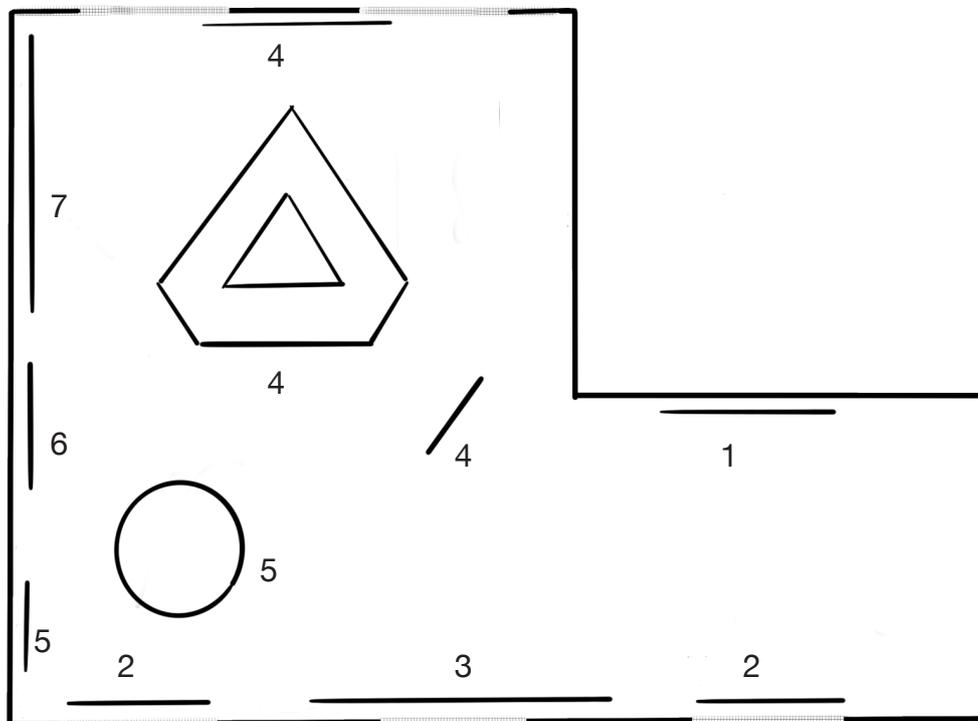
Thelma nécessitaient toutes deux un son ouvert (sans casque). Ensemble et par conversation interposée, nous avons essayé de penser comment l'audio des œuvres aurait pu se mêler. Cette tentative s'est révélée être un échec une fois dans l'espace. C'est à force de discussion entre Soñ et Thelma que le face à face s'est imposé. Une solution qui permet de plonger du son ouvert de Thelma qui vient s'accrocher aux images de Soñ, avant de s'immerger dans la bande-son de sa vidéo. Dans cette anecdote, les mots, les attentions et les gestes caractérisent sans doute le projet artistique de Soñ Gweha tout autant que la méditation que iel offre avec Riding Apex : plasticien.ne et DJ, sa production mobilise la spéculation, cherche à faire émerger des espaces collectifs, des espaces peut l'investir en confiance, et s'y reposer.

Pendant un peu plus d'une année, Pol et moi avons occupé deux espaces d'ateliers mitoyens. Pour le rejoindre dans son studio, il fallait passer par un rideau. Je l'ai vu faire émerger de la surface noire de ces tableaux, les figures irisées et magiques qui hantent et semblent se déplacer d'un tableau à un autre, comme autant de figures discrètes et monstrueuses. Des figures noires, à la fois astres du ciel et reflet des ondes des eaux, qui rappellent les soukougnan (« monstres de la nuit ») magico-religieux de la Guadeloupe. Des corps noirs comme des astres qui se déroberont à nous tout en nous épiant. De la « chaire monstrueuse noire » qui refuse la performance et nous aspire dans des mondes baconiens, inquiétants et tranchants avec leurs couleurs vives et primaires.

Mes mots et les images de Mélissa Airaudi cohabitent en silence à quelques pages d'écart dans un livre publié suite à une exposition qui s'est tenue à Mécènes du sud en 2021. Je ne connaissais donc son travail que par les descriptions et les images qu'on avait bien voulu m'en faire jusqu'à ce que je vois enfin une performance. Son travail autour des récits et des archétypes, en particulier autour des corps noirs et féminins, a tout de suite attiré mon attention : sa perspective sur la persistance et la réactualisation de ces images sont d'une (im) pertinence réjouissante dans un monde de réseaux sociaux et d'écrans comme le nôtre. Surtout, sa production réfléchit à la performance dans toutes ses dimensions : histoire frictionnelle entre le regard, la technologie et le corps noir, le travail et en particulier depuis la perspective du strip-tease, la circulation des archives, de l'art et des contenus.

J'ai rencontré Lydia, mon assistante, dans une maison qui a été en quelque sorte la nôtre pendant un an. Déjà à l'époque, elle était guidée par l'envie de procurer du soin à ses relations : que ce soit des amitiés ou de simples rencontres après des performances. On a coutume de dire que la curation, c'est s'occuper du soin des œuvres. C'est surtout s'occuper des relations (interpersonnelles et spatiales) avec et entre les artistes, avec et entre l'institution — Lydia est le genre d'assistante qui sait prendre soin de cela et créer les espaces que nous avons pu habiter toutes ensemble pendant la préparation de cette exposition.

Je remercie Noémi Michel, dont l'exercice de ces anecdotes, réelles ou arrangées, a été inspiré par son podcast.



1. **Roy Köhnke (*1990, FR)**, *Wall Land #1*, Tube IRL, feillard de cerclage, ficelle, cire d'abeille, acier, 260x60x220 cm, 2023.
2. **Luna Mahoux (*1996, FR)**, *Sans titre*, impressions sur bâches, 2024.
3. **Thelma Cappello (*1995, FR)**, *Sans titre*, magnétophones, bandes cassettes, voix, bande-son, 2024.
4. **Soñ Gweha (*1989, FR)**, *RIDING APEX (OASIS VECTORS)* - vidéo, coussin triangulaire et carillon, dimensions variables, 2023.
5. **Mélissa Airaudi (*1991, FR)**, *Commençons par la disparition du réel* - installations, vidéo, pole dance, 2021.
6. **Pol Taburet (*1997, FR)**, *The Stripper* - huile, acrylique, alcool sur toile, 200x160 cm, 2023.
7. **Roy Köhnke (*1990, FR)** - *Bugs waves (series)* - dessins sur papier, 35x20x55 cm, 2021-2023.

Mélissa Airaudi (née en 1991), est une artiste française, diplômée des Beaux-Arts de Lyon. Ses performances interrogent les représentations et les topos de la représentation féminine, aux mythes et archétypes, notamment celui de la femme fatale ou de la méduse. Elle met en scène leurs réactualisations dans un monde contemporain où images et relations sont passées au filtre des réseaux et des nouvelles technologies.

Thelma Cappello (née en 1995) est une compositrice française qui s'engage dans la création musicale en utilisant la voix, la performance, le texte, l'installation, et les formats radio-phoniques. Elle se spécialise dans la réalisation d'opéras urbains, utilisant des field recordings comme base musicale. Sa démarche artistique associe le chant lyrique au design sonore pour élaborer un lexique de vocalises qu'elle structure comme un langage poétique. Lors de ses performances scéniques, elle explore l'immatériel, manipulant le son, les odeurs et la lumière. Actuellement, elle mène un projet de recherche axé sur l'histoire et les usages de la résonance de la voix au sein de l'architecture.

Soñ Gweha (née·x en 1989) mobilise une pratique transdisciplinaire pour explorer des mythologies et des espaces d'émancipation Noirs, Queer, visionnaires. Naviguant entre création contemporaine, recherche et pratique collective de justice transformatrice, elle utilise le djying analogique, le son et sa voix comme instrument (sous le pseudonyme SOÑXSEED), l'image en mouvement, le récit poétique, le geste ainsi que des conversations d'archives, des textiles et des matières végétales. Le travail de Soñ investit ainsi différents modes d'expression et différents imaginaires (utopiques, érotiques, spirituels) dans une quête vers le démantèlement et l'affranchissement des normes sociales oppressives et la connexion entre humain·e·x·s et non-humain·e·x·s, visible et invisible.

Roy Köhnke (né en 1990) artiste franco-australien. A travers la sculpture, la performance et l'installation vidéo/son, la pratique de Roy Köhnke fusionne les technologies de pointe comme l'observation médicale par IRM à un travail manuel élémentaire. Son travail vise à supprimer les limites du corps en reconnectant ses spécificités physiques et narratives à son environnement tout en le considérant comme une terre et un récit en soi. Les expositions de Roy Köhnke pourraient être de la science-fiction, mais alors une science-fiction queer habitée par des êtres puissants en constante transformation. Ensemble, ils tentent de restaurer un corps qui a été fragmenté et isolé par le développement et la domination de la science occidentale.

Luna Mahoux (née en 1997) crée à partir d'une collection d'images, de musique et de mots, glanés sur internet depuis plus d'une décennie. Elle agence cette matière dans des montages vidéo ou la recontextualise avec ses tirages photo. Son travail est centré sur la collecte et la transmission d'émotions et affects personnels et communautaires noires. Autant des gestes qu'elle définit comme des pratiques de soin, de résistance et d'auto-définition.

Pol Taburet (né en 1997) en France, où il vit et travaille actuellement. Son travail a fait l'objet d'expositions individuelles, notamment à la Longlati Foundation Shanghai, en Chine (à venir en avril 2024) ; à Pivô, à São Paulo, au Brésil ; à Lafayette Anticipation, à Paris, en France ; à Balice Hertling, à Paris, en France ; à C L E A R I N G, à Los Angeles. Parmi les expositions collectives récentes, citons le 24e prix de la Fondation Pernod Ricard, Paris, France ; la Michael Werner Gallery, New York, États-Unis ; la Gladstone Gallery, New York, États-Unis, la Bourse de commerce - Collection Pinault. Il a reçu le prix inaugural Reiffers Art Initiatives en 2022.

Fictions of Intimacy

Avec le soutien de



www.c-a-l-m.ch
instagram: @calm_ch
email: calm.centreartlameute@gmail.com

Parc du Loup 3, 1018 Lausanne

ma, me: 8:30-19:00; je, ve: 8:30-22:00;
sa: 12:00-18:00; di: 10:00-16:00
selon les horaires du Café du Loup